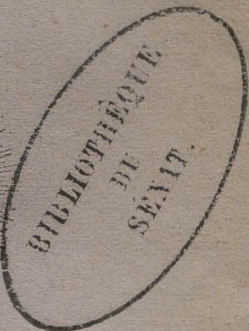
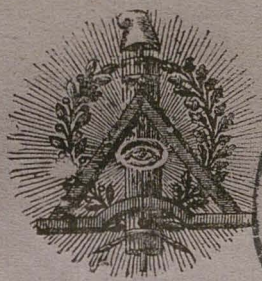


*Cote 555*

*cont.*

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou





REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

BEAUREPAIRE,

TRAGÉDIE.



BRARY PAID

TRACED



# BEAUREPAIRE,

O U

## LA PRISE DE VERDUN

PAR LE ROI DE PRUSSE,

*A la fin de 1792.*

TRAGÉDIE en trois actes et en vers ;

PAR M. GAMON,

Président de la Cour criminelle de l'Ardèche ,  
Membre de la Légion d'honneur

BIBLIOTHÈQUE  
DU  
SÉNAT.

A PARIS,

Chez BACOT, Libraire, Palais du Tribunat, galeries de  
bois, côté du jardin, n.º 258.

---

( 1806. )



BEAUMONTAIRE.

50

LA BRISSE DE VINDOUB

PAR LE ROI DE PRUSSE.

A la fin de 1800.

TRACÉES en trois actes et en vers.

PAR M. GANON.

Présenté à la Com. centrale de l'Académie.  
Membre de la Légion d'honneur.



A PARIS,

Chez BACOT, Libraire, Palais du Tribunal, galerie de  
Jury, côté du jardin, n. 218.

(1800)



---

## AVERTISSEMENT.

---

CÉLÉBRER l'héroïsme des guerriers Français et le dévouement à la patrie , rendre de plus en plus odieux tous les ennemis de la gloire et de l'indépendance nationales , tel est le but que s'est proposé l'auteur de cette Tragédie.

L'histoire de nos dernières guerres en a fourni le sujet.

On se rappelle qu'à la fin de 1792 , le roi de Prusse , d'accord avec diverses puissances de l'Europe , marchait sur Paris , à la tête d'une armée de cent mille hommes. Déjà Longwi , Montmédi étaient en son pouvoir. Arrivé sous les murs de Verdun , il somma Beaurepaire , commandant de la place , de poser les armes. Beaurepaire s'y refusa , ne voulant pas perdre cette occasion de signaler son courage et de servir son pays. Mais les municipaux de Verdun s'assemblent , tiennent conseil , délibèrent , et malgré lui adoptent un projet de capitulation que leur avait envoyé M. le duc de Brunswick , lieutenant-général des armées du roi de Prusse. Désespéré d'une lâcheté dont les conséquences pouvaient être alors si funestes , Beaurepaire



se brûla la cervelle en plein conseil, en pleine municipalité<sup>1</sup>.

Quel plus noble exemple à mettre sous les yeux de nos braves, que cet héroïque désespoir de la valeur française !

Peut-être, pour développer quelles ont été les intentions de l'auteur en composant cet ouvrage, n'est-il pas inutile d'observer :

Qu'il a peint dans Cramfort, officier anglais, la politique sanguinaire des Drake, des Smith, et de ce cabinet perfide, éternel auteur de toutes les coalitions contre la France ;

Qu'il a signalé, dans Volsting, tous les traîtres qui, par leurs intelligences avec l'Étranger, dégradent le nom Français ;

Qu'il a représenté, dans Beaurepaire et Desaix, cette grandeur d'ame, cette audace, cette intrépidité qui constituent le caractère de nos guerriers ;

Enfin, que par la disposition de ses divers

<sup>1</sup> Ceux qui désireront connaître toutes les circonstances de la prise de Verdun, de la mort de Beaurepaire, l'effet qu'elle produisit dans le tems, et les honneurs rendus à la mémoire de ce guerrier, dont les cendres furent transférées au Panthéon, n'ont qu'à consulter le Moniteur, ou journal des Débats, séances des 2, 3, et 12 septembre 1792.



# AVERTISSEMENT. vij

personnages<sup>1</sup>, il a trouvé l'occasion de payer à l'empereur ce tribut d'admiration que tout Français doit au plus grand des monarques, à celui qui, parmi tant de bienfaits dont il nous comble, nous préserve du retour des révolutions et du retour des rois, implacables ennemis de la France.

On doit prévenir que, parmi ces personnages, celui de Gusman est de pure invention et point du tout historique; il a paru néanmoins, dans le cours de la révolution, un Gusman, espagnol, accusé d'avoir été parmi nous un émissaire de l'Etranger, et condamné dans le tems par les Tribunaux de Paris. Mais l'auteur de la Tragédie, qui ne sait point si cette accusation était fondée, n'a eu d'autre objet, en faisant intervenir un Gusman dans sa pièce, que d'indiquer plus clairement l'origine espagnole du personnage, en se servant d'un nom connu sur la scène française.



## ACTEURS.

BEAUREPAIRE, commandant l'armée française à Verdun.

GUSMAN, Officier espagnol, servant dans l'armée française.

CRAMFORT, Officier anglais, servant dans l'armée du roi de Prusse.

AMÉLIE, fille de Gusman.

VOLSTING, Officier français.

DESAIX, Officier français.

ELVIRE, Confidente d'Amélie.

PLUSIEURS OFFICIERS FRANÇAIS.

PLUSIEURS MAGISTRATS

DE VERDUN.

TROUPE DE SOLDATS FRANÇAIS.

} Personnages  
muets.

---

*L'action se passe à Verdun dans la citadelle, où se trouve le quartier-général. Le théâtre représente une grande salle ornée de trophées d'armes, dont l'accès est ouvert au public, et de laquelle on peut communiquer aux appartemens de Gusman, Beaurepaire et autres Officiers logés dans la citadelle.*



# BEAUREPAIRE,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUREPAIRE, GUSMAN, VOLSTING, DESAIX,  
Officiers et Soldats français.

BEAUREPAIRE.

**I**NTRÉPIDES guerriers, que l'univers contemple,  
Qui, donnant à la France un rare et grand exemple,  
Par cent mille ennemis pressés de toutes parts,  
De Verdun assiégé défendez les remparts;  
Longwi trahi, livré, sans assaut ni batailles,  
A vu le roi de Prusse entrer dans ses murailles;  
Et ce prince, abusé par de honteux succès,  
Croit que dans ces climats il n'est plus de français.  
Dans le sein de l'Etat il entre, il se hasarde; . . .  
Vous, de la nation intrépide avant-garde,  
Arrêtez l'ennemi. Que la France ait le temps  
D'appeler ses soldats, d'assembler ses enfans,  
Et bientôt accourront d'innombrables armées  
D'une invincible ardeur à sa voix animées.  
Quelques momens encore, et les rois conjurés  
Expieront les succès dont ils sont enivrés.



Pourront-ils résister à cet élan sublime ,  
 Qui pousse au champ d'honneur un peuple magnanime ,  
 Un peuple belliqueux , tout entier transporté  
 De l'amour de la gloire et de la liberté ?  
 Soldats , de vos travaux , en cette juste guerre ,  
 Dépendront vos destins et le sort de la terre ;  
 Et vos bras sont armés pour défendre à-la-fois  
 L'honneur , la liberté , la patrie et vos lois.

( *A Volsting et à Desaix* ).

Allez sur les remparts disposer nos cohortes ,  
 Amis , et de Verdun faites ouvrir les portes  
 A tous ceux , dont le cœur assez vil , assez bas ,  
 Craindrait de partager nos périls , nos combats.  
 Vous , Gusman , demeurez.

( *Volsting, Desaix, la troupe de soldats sortent* ).

## SCÈNE II.

BEAUREPAIRE, GUSMAN.

BEAUREPAIRE.

A vos yeux, Beaurepaire  
 Vent dévoiler ici son ame toute entière ;  
 Et pesant avec vous ses plus chers intérêts ,  
 Vous expliquer ses vœux , ses sentimens secrets.  
 Nous n'avons point , Gusman , une même patrie.  
 De la France , il est vrai , l'Espagne était l'amie ,  
 Quand des rives du Tage , et parmi nos guerriers ,  
 Vous vîntes dans nos rangs moissonner des lauriers ;



L'étranger peut ainsi , suivant l'antique usage ,  
 De la guerre en nos camps faire l'apprentissage.  
 L'un et l'autre on nous vit , sous les mêmes drapeaux ,  
 Combattre et nous former au grand art des héros.  
 Privé de votre épouse , et pour toute famille ,  
 Pour unique soutien , conservant une fille ,  
 Tendre objet de vos soins , attachée à vos pas ,  
 Elle vint avec vous habiter ces climats.  
 Témoin de ses vertus , je l'aimai ; dans votre ame  
 Beaurepaire épancha le secret de sa flamme.  
 Cet amour , avoué par son cœur et par vous ,  
 Me promettait bientôt le nom de son époux ;  
 Tout flattait cet espoir , quand l'Espagne et la France ,  
 Toutes deux , des Bourbons respectant la puissance ,  
 Ne nous menaçaient point , dans leur tranquille paix ,  
 D'armer , l'un contre l'autre , Espagnol et Français.  
 Mais l'Etat est changé : je m'abstiens de vous dire  
 Quels crimes , quels abus ont soulevé l'Empire :  
 Je me borne à penser qu'arbitre de ses rois ,  
 Le peuple , en le voulant , a pu changer ses lois.  
 Le trône tombe enfin , et sa chute éclatante  
 Au cœur de tous les rois a porté l'épouvante :  
 Nous les voyons par-tout , unissant leurs efforts ,  
 Rassemblant leurs soldats , épuisant leurs trésors ,  
 Soit pour venger un roi renversé de son trône ,  
 Soit plutôt qu'en effet convoitant sa couronne ,  
 L'intérêt de ce roi soit le prétexte heureux ,  
 Dont ils veulent couvrir leur but ambitieux ;  
 Nous les voyons , en foule , inondant nos frontières ,  
 Proclamer , contre nous , leurs projets sanguinaires.  
 La France les vaincra . Gusman , mes yeux , du moins ,  
 De leur triomphe affreux ne seront pas témoins .



Mais on dit , et ce bruit remplit mon cœur d'alarmes ;  
 Que contre nous aussi , l'Espagne court aux armes.  
 Si près d'être compté parmi vos ennemis ,  
 Puis-je espérer qu'en moi voyant toujours un fils ,  
 Vous voudrez , remplissant ma plus douce espérance ,  
 Adopter à-la-fois Beaurepaire et la France ;  
 Ou serai-je réduit au destin malheureux  
 De voir la guerre enfin rompre de si doux nœuds ,  
 Et peut-être aux combats armés l'un contre l'autre ,  
 Vous , répandre mon sang , ou moi , verser le vôtre ?  
 Voilà , parmi les soins dont je suis occupé ,  
 Le chagrin dont mon cœur demeure enveloppé ;  
 Adorant votre fille , adorant ma patrie ,  
 J'attache à leur bonheur le bonheur de ma vie.  
 Tels sont mes sentimens ; j'espère qu'à son tour ,  
 Gusman à son ami va parler sans détour.

## G U S M A N .

Gusman va vous répondre , et ne doit point vous taire  
 Que du vôtre aujourd'hui son sentiment diffère.  
 Il s'explique à regret ; mais d'abord dans l'Etat ,  
 D'un œil bien opposé regardant le sénat ,  
 Ce n'est pas sans effroi que Gusman envisage  
 De mille souverains le confus assemblage ,  
 Des contraires partis les haines , les fureurs ,  
 De l'anarchie enfin les fougueux sectateurs ,  
 Puisant dans le désordre une barbare joie ,  
 Voulant la liberté comme on veut une proie ,  
 Se disant opprimés , s'ils ne sont pas tyrans ,  
 Et des troubles publics éternels artisans :  
 Et quand votre sénat rompt l'utile alliance ,  
 Qui si long-tems unit et l'Espagne et la France ,



# TRAGÉDIE.

Ma gloire veut qu'alors j'aie offrir à mon roi  
 Le bras qui vous servit, le bras que je lui doi.  
 Alors que des Français j'ai suivi la bannière,  
 Je ne leur ai promis qu'un secours volontaire;  
 Et le jour d'une guerre entre nos deux Etats,  
 Est le jour où Gusman doit quitter ces climats.  
 Ma fille me suivra: dans ce moment funeste  
 Elle est mon seul appui, le seul bien qui me reste.  
 Est-ce donc en ces murs, sous ces sanglans drapeaux,  
 Qu'on peut de son hymen allumer les flambeaux?  
 Je vous l'avais promise en un tems plus prospère;  
 Mais, et n'en accusez qu'une funeste guerre,  
 Cette guerre plaçant sous de contraires lois,  
 Et les républicains, et les sujets des rois,  
 Dans un long avenir prolongeant leurs querelles,  
 Sème entre nos pays des haines immortelles,  
 Et dans un tel état il ne m'est plus permis  
 De choisir son époux parmi mes ennemis.

## BEAUREPAIRE.

Je soupçonnais, Gusman, que la chute d'un trône,  
 Que ces grands coups d'état dont l'univers s'étonne,  
 Paraissaient à vos yeux d'horribles attentats.  
 Mais je vous l'avourai, je n'imaginais pas,  
 Parce que mon pays, changeant sa politique,  
 Obéit à des rois, ou passe en République,  
 Que cet événement rompit les nœuds si doux,  
 Qui faisaient mon bonheur et m'attachaient à vous.  
 Et de votre amitié rappelant la mémoire,  
 Rappelant vos bontés, il m'était doux de croire  
 Que vous pourriez, avant d'abandonner ces lieux,  
 Accomplir un hymen appelé par mes vœux;



Que Gusman , à regret , en de telles alarmes ,  
 Quitterait nos drapeaux illustrés par ses armes ;  
 Et qu'avec moins d'ardeur il irait aux combats ,  
 Pour servir des tyrans , pour servir des ingrats.

## GUSMAN.

De tout tems , Beaurepaire , on vit les Républiques ,  
 Plus que les rois , peut-être , injustes , tyranniques.  
 Je ne sais quels destins vous réservent les dieux ;  
 Mais chez quel peuple enfin que je jette les yeux ,  
 Les révolutions , aux nations fatales ,  
 De crimes , de malheurs , ont rempli leurs annales.

## BEAUREPAIRE.

C'est le sort des Etats divisés , corrompus ;  
 Mais la France est unie et féconde en vertus ;  
 Et dans ces jours nouveaux , ses lois et la victoire  
 Fonderont à jamais son bonheur et sa gloire.  
 Partagez avec moi ce généreux espoir ;  
 Alliant l'amitié , l'honneur et le devoir ,  
 Toujours cher aux Français , à l'Espagne fidèle ,  
 Ne combattez du moins , ni pour eux ni contre elle ;  
 Et craignant des deux parts un funeste laurier ,  
 Posez , en leurs débats , les armes du guerrier ;  
 Consacrez au repos le reste d'une vie ,  
 Par d'assez longs travaux signalée et remplie ;  
 Vous pouvez à ce prix , père , ami généreux ,  
 Remplir votre promesse et remplir tous mes vœux ;  
 Mais Volsting reparait , que vient-il nous apprendre ?



SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, VOLSTING.

VOLSTING.

Général, à l'instant au camp vient de se rendre ,  
 Au nom du roi de Prusse en ces murs annoncé ,  
 Cramfort , guerrier anglais , à vous-même adressé ;  
 J'ai cru que près de vous je devais le conduire ;  
 Il attend.

BEAUREPAIRE.

A l'instant vous pouvez l'introduire.

( *Volsting sort* ).

( *A Gusman.* )

Prêts à nous attaquer , et sûrs de ma valeur ,  
 Que prétendent les rois par cet ambassadeur ?  
 Pistent-ils ou surprendre ou corrompre des braves ?  
 Déjà nous placent-ils au rang de leurs esclaves ?  
 Quoi que vienne annoncer cet envoyé d'un roi ,  
 Gusman , je vous invite à rester près de moi.

SCÈNE IV.

BEAUREPAIRE, CRAMFORT, GUSMAN, VOLSTING.

CRAMFORT.

Jeune et brave guerrier , dont l'audace imprudente  
 Veut arrêter des rois la marche triomphante ;  
 Au nom du roi de Prusse , au nom de tous les rois ,  
 Armés et réunis pour défendre leurs droits ,  
 Dont le bras étendu sur un sénat barbare ,



Mais protecteur du peuple et de son sang avare ,  
N'aspire qu'à placer au rang de ses aïeux ,  
Un roi , triste jouet d'un parti factieux :  
Au nom de tous ces rois qu'un même espoir entraîne ,  
Je viens vous annoncer leur faveur ou leur haine.  
Je ne rappelle pas les attentats divers ,  
Qui contre vos tyrans soulèvent l'univers.  
La majesté des rois lâchement avilie ,  
Et la religion proscrire , anéantie ,  
Ce double fondement du bonheur des humains ,  
Le respect pour les dieux et pour les souverains ,  
De hardis factieux osent les méconnaître.  
Ils brisent les autels , ils détrônent leur maître ;  
De leur doctrine infame , au sein des nations ,  
Ils répandent au loin les funestes poisons.  
Du destin des mortels sacrés dépositaires ,  
Pour le salut du monde unissant leurs bannières ,  
Tous les rois de l'Europe attaquent à-la-fois  
Ce sénat de tyrans , destructeurs de vos lois.  
Déjà , vous le savez , des villes , des provinces ,  
Ont béni nos efforts et rappellent vos princes :  
Dans Longwi , Montmédi , le peuple , les soldats ,  
Ont livré leurs drapeaux , ont cédé sans combats :  
Loin que les vrais Français semblent craindre nos armes ,  
Nos succès assurés dissipent leurs alarmes.  
Pensez-vous résister , tentant seul les hasards ,  
Avec vos bataillons et ces faibles remparts ,  
Aux cent mille guerriers qu'irrite votre audace ?  
Voulez-vous qu'en débris ils changent cette place ?  
Ah ! plutôt , moins contraire à vos vrais intérêts ,  
Des rois que nous servons seconde les projets.  
Vous voyez autour d'eux la force et la justice ;



Prêts à punir l'audace , à payer le service ,  
Ils offrent des bienfaits , la foudre dans les mains ,  
Et vous donnent un jour pour fixer vos destins.

## BEAUREPAIRE.

Déjà vos souverains ont reçu la réponse  
Aux bienfaits qu'en leur nom votre bouche m'annonce.  
Le canon des remparts , moissonnant vos soldats ,  
Qui peut-être espéraient triompher sans combats ,  
A dû me signaler , et vous faire connaître  
Si je portais le cœur ou d'un lâche ou d'un traître.  
Et vous me proposez de trahir mon pays !  
Vous marchandez ma honte , et m'en offrez le prix !  
Alléz dire à vos rois que ce sanglant outrage  
Dans les prochains combats doublera mon courage ;  
Que dès long-tems la gloire , arbitre de mon sort ,  
M'a dicté ce serment : La victoire ou la mort.

## GRAMFORT.

Je croyais que la gloire , à leurs rois légitimes  
Aurait dû rallier les Français magnanimes ,  
Et je ne pensais pas , qu'opprimés du sénat ,  
En défendant ces rois , ils trahissent l'Etat.

## BEAUREPAIRE.

Cessez de nous parler d'une race ennemie ,  
Que condamne le ciel , que l'Etat répudie.  
Le peuple l'a voulu ; l'arrêt est prononcé :  
C'en est fait des Bourbons et leur règne est passé.  
Mais est-ce l'intérêt de leur race proscrite ,  
Qui dans les cabinets contre nous sollicite ?  
En affectant pour elle un perfide intérêt ,  
Vos rois , de leurs desseins , voilent mal le secret ,



Et leur ambition considère avec joie  
Quelle part, dans l'Etat, va devenir leur proie :  
Oui, dans leur fol espoir, ils divisent entre eux  
Le sol et les trésors d'un peuple industrieux.  
Et de Londres sur-tout la noire politique ,  
Dévorant les débris de notre République ,  
Paraît s'assurer moins sur le sort des combats  
Que sur les trahisons et les assassinats.  
De votre cabinet qui ne connaît les crimes ?  
A son ambition tous semblent légitimes ;  
Et si nous l'abhorrons , aux yeux du monde entier  
Ses crimes ont pris soin de nous justifier.  
Eh ! qu'importe en effet à l'Anglais , à ses princes ,  
Qu'un sénat ou des rois gouvernent nos provinces ?  
Votre haine confond peuple , rois , et sénat.  
Vous voulez allumer au cœur de cet Etat ,  
Et la guerre civile et la guerre étrangère ;  
De votre cabinet voilà tout le mystère.  
Par-tout il sème l'or, les troubles, les revers ;  
Mais ne vous flattez pas de nous donner des fers.  
Quels que soient nos débats, de leur longue tourmente,  
La France , quelque jour, sortira triomphante.  
La valeur, le génie, arbitrant nos destins ,  
Les rênes de l'Etat passeront dans leurs mains ;  
Et peut-être qu'alors vous pourrez reconnaître ,  
Ou de vous , ou de nous , qui dût parler en maître.

C R A M F O R T .

De mon gouvernement les intérêts , les droits ,  
Se trouvent confondus dans la cause des rois :  
Contre vous , avec lui, quand l'Europe s'allie ,  
N'attendez pas ici que je le justifie.  
Cependant d'un héros je plains l'aveuglement ;



## TRAGÉDIE.

II

Victimes avec vous d'un fatal dévouement ,  
Gardez-vous d'espérer que votre exemple entraîne  
Et Verdun et l'armée , à leur perte certaine.  
On annonce déjà que , sourds à votre voix ,  
Ils sont prêts d'implorer la clémence des rois.

### BEAUREPAIRE.

S'il était des Français , je suis loin de le croire ,  
Qui pussent, en ces lieux, vous vendre la victoire ,  
Malheur à ces pervers ; un peuple de héros  
Accourrait, dans leur sang, effacer leurs complots.  
Ma valeur de ce bruit ne peut être alarmée ;  
Mais je veux consulter et Verdun et l'armée.  
Oui , qu'avec nos guerriers , à ma voix appelés ,  
Les magistrats du peuple , en ce jour rassemblés ,  
Décident si l'on peut, si l'on doit se défendre.  
Votre voix , au conseil , pourra se faire entendre ;  
Je m'y présenterai. C'est là que , sous vos yeux ,  
Et Verdun et l'armée expliqueront leurs vœux ;  
Là , ministre des rois , j'espère vous convaincre  
Que pour nous asservir il faut combattre et vaincre ;  
Et cependant Volsting , ce guerrier généreux ,  
A votre sûreté veillera dans ces lieux.

( *Beaurepaire et Gusman sortent.* )

---

## SCÈNE V.

### CRAMFORT, VOLSTING.

#### VOLSTING.

Je te l'avais bien dit , que cette ame inflexible  
A la faveur des rois était inaccessible.



Eh bien , ce fanatisme impétueux , altier ,  
Dans le cœur des soldats a passé tout entier.

## C R A M F O R T .

Il en sera puni ; mais son fatal courage  
Peut d'un tems précieux nous ravir l'avantage ;  
Aux portes de Verdun arrêter nos soldats ,  
Quand il faut sur Paris précipiter leurs pas ,  
Avant que de Français une foule innombrable  
Porte aux usurpateurs un appui formidable ,  
Et que leurs partisans , dans tout l'empire épars ,  
Puissent se rassembler au pied de ses remparts.  
Entre les mains des rois , en cette circonstance ,  
Verdun va devenir d'une haute importance .  
Il n'est plus d'autre obstacle entre nous et Paris ;  
Nous courons y frapper nos ennemis surpris .  
Prévenons un assaut dont l'issue est douteuse ,  
Et d'un siège sur-tout la lenteur dangereuse .  
Le roi de Prusse avance , il faut que cette nuit  
Il soit , avec l'armée , en ces murs introduit .  
Tu l'as promis : les rois pour ce service immense ,  
Ne mettront point de borne à leur reconnaissance .  
Ami , point de retard , tous les momens sont chers :  
Un jour peut décider du sort de l'univers .  
Ne crains pas , cependant , qu'en ce jour Beaurepaire  
De notre intelligence éclaire le mystère .  
Habitans de Paris , en des jours plus heureux ,  
Là , de notre amitié se formèrent les nœuds :  
Aucun ne la soupçonne , et ce tems fait éclore  
Un intérêt commun , qui la cimente encore .  
Au soldat dans Verdun opposons l'habitant ;  
Poussons à la révolte un peuple mécontent .



Ne m'as-tu pas écrit que tes soins et ton zèle  
S'appuyaient dans Verdun sur un parti fidèle ;  
Qu'à Beaurepaire enfin tu comptais aujourd'hui  
Enlever son conseil et son plus ferme appui ,  
Ce guerrier Espagnol , redoutable adversaire ,  
Vieilli dans les combats et dans l'art de la guerre ?  
Gusman est-il fidèle à l'Espagne , à son roi ?  
Peut-on commettre enfin nos secrets à sa foi ?

## VOLSTING.

Oui , j'ai dû t'annoncer , j'ai su de Gusman même  
Que , fidèle à son prince , à son pays qu'il aime ,  
Quand la guerre s'allume entre nos deux États ,  
Il porte aux Espagnols le secours de son bras ;  
Et le moment approche où Gusman doit apprendre  
Nos secrets , nos desseins , ce qu'il faut entreprendre.  
Mais avant qu'en son cœur je cherche à pénétrer ,  
C'est le mien tout entier que je dois te montrer.  
La révolution , belle dans sa naissance ,  
Du bonheur des Français me donna l'espérance ,  
Et d'un régime usé détestant les abus ,  
J'abjurai les Bourbons , de leur trône abattus.  
Rangé sous les drapeaux du sénat de la France ,  
J'ai servi depuis lors , respecté sa puissance ;  
Toujours parjure , hélas ! toujours infortuné ,  
Vers les rois , de nouveau , tu me vois entraîné :  
Je servirai ces rois , j'en ai fait la promesse ;  
Je l'avouerai pourtant , soit erreur , soit faiblesse ,  
Soit plutôt en effet un reste de vertu ,  
Que j'ai peine à fixer mon esprit combattu !  
Je sens qu'au vrai courage accordant mon estime ,  
J'abandonne à regret un guerrier magnanime ,



Et que la trahison où me réduit le sort ,  
 Va jeter dans mon sein un éternel remord.  
 Je sens qu'en l'abjurant la liberté m'est chère ,  
 Que je voudrais enfin imiter Beaurepaire.  
 Cependant , cher Cramfort , le dessein en est pris :  
 Mon destin l'a voulu ; je trahis mon pays.  
 Je connais , je déteste , et j'embrasse le crime ;  
 Mais ne t'abuse pas sur l'espoir qui m'anime ;  
 D'un œil indifférent je vois tous ces bienfaits ,  
 Dont les rois ont promis de payer mes forfaits.  
 C'est un fatal amour , où mon ame est en proie ,  
 Qui me pousse aux forfaits , m'en applanit la voie ;  
 Il faut que dans ce jour , cet amour furieux  
 Trahisse en Beaurepaire un rival odieux :  
 Il faut , immolant tout au feu qui me dévore ,  
 Arracher de ses mains la beauté que j'adore ;  
 La fille de Gusman est , de ce crime affreux ,  
 Le seul prix que j'attends , et le seul que je veux.

## C RAMFORT.

Que Cramfort , à regret , te voyant méconnaître  
 Le respect pour tes rois , les droits sacrés d'un maître ,  
 D'un œil plus satisfait , te verrait en ce jour  
 Ecouter ton devoir ensemble et ton amour !  
 Mais c'est par cet amour que le ciel veut sans doute  
 Te rendre à ton devoir et t'en frayer la route.  
 Que Verdun soit livré : maître de tes destins ,  
 La fille de Gusman est remise en tes mains.

## V OLSTING.

Oui , tel est mon espoir ; déjà Verdun fidèle ,  
 Pour la cause des rois fait éclater son zèle :



Par mes secrets agens tout le peuple excité,  
De Beaurepaire enfin brave l'autorité.  
Mais je redoute encor les efforts de l'armée,  
Et la bouillante ardeur dont elle est animée :  
Ami, nous triomphons, si Gusman aujourd'hui,  
Au conseil, dans le camp, nous prête son appui.  
De nos secrets desseins hâtons-nous de l'instruire :  
Est-ce donc Volsting seul que tu pourrais séduire ?  
Allons trouver Gusman ; fais briller à ses yeux,  
Sous les drapeaux des rois, un sort plus glorieux ;  
Si Gusman avec nous agit d'intelligence,  
Verdun, dès cette nuit, tombe en notre puissance ;  
Que s'il peut se montrer rebelle à nos desseins,  
Dût Beaurepaire alors expirer par mes mains,  
A quels affreux périls que ma fureur m'expose,  
Pour te livrer ces murs il n'est rien que je n'ose ;  
Je hasarderai tout, et ce jour trop fatal  
Verra périr enfin Volsting ou son rival.

C R A M F O R T.

Eh bien, près de Gusman je suis prêt à me rendre,  
Pour toi, pour ton amour prêt à tout entreprendre ;  
Unissons nos efforts, et faisons à-la-fois  
Triompher ton amour et la cause des rois.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, ELVIRE.

ELVIRE.

MADAME, que la joie, en ces murs répandue,  
Rende enfin le repos à votre ame éperdue.  
Beaurepaire a reçu l'ambassadeur des rois ;  
Un conseil de guerriers se rassemble à sa voix ;  
Et l'on dit que la paix, terminant nos alarmes ,  
Va des mains des français faire tomber les armes.

AMÉLIE.

Ah ! quelle est ton erreur ! va, l'envoyé des rois  
Vient moins offrir la paix que nous dicter des lois.  
Ne vois-tu pas ces rois , fiers d'un camp innombrable,  
Déployant des combats l'appareil formidable,  
Et des murs de Verdun s'avancant de plus près ,  
D'une attaque sanglante ordonner les apprêts ?  
Ne vois-tu pas ; qu'avant le signal du carnage ,  
D'un guerrier intrépide éprouvant le courage ,  
Peut-être des combats redoutant les hasards ,  
Ils viennent le sommer de livrer ces remparts ?  
Tu connais Beaurepaire ; ah ! garde-toi de croire  
Que , pour sauver ses jours , infidèle à sa gloire ,  
A de honteux traités il puisse consentir :  
Voilà , voilà la paix qu'ils lui viennent offrir.  
Tant qu'un reste d'espoir soutiendra son armée ,  
D'une si noble ardeur par son chef animée ,



Tu le verras , Elvire , au milieu des combats ,  
Donner à tous l'exemple , affronter le trépas.  
Juge , en de tels momens , si la triste Amélie  
Peut dissiper l'effroi dont son ame est saisie ;  
Mais mon père paraît : je tremble que sa voix  
Ne vienne accroître encor le trouble où tu me vois.

SCÈNE II.

GUSMAN, AMÉLIE, ELVIRE.

GUSMAN.

Je viens vous annoncer, et par la renommée  
Déjà cette nouvelle en tous lieux est semée ,  
Que l'Espagne , alliée à vingt rois réunis ,  
Compte aussi les Français parmi ses ennemis.  
Dans la lutte terrible où s'engage la France ,  
Je vais des Espagnols embrasser la défense ,  
Et fidèle à nos rois , fidèle à mon pays ,  
Combattre les Français , que j'ai long-tems servis.  
Vous perdez un amant , alors que l'hyménée  
Devait à votre sort unir sa destinée.  
Tel est notre devoir , et je veux le remplir.  
Quand l'honneur a parlé , je ne sais qu'obéir.  
Nous quittons , dès demain , une terre ennemie :  
Différer plus long-tems , c'est trahir la patrie.  
Beaurepaire , en ce jour , recevra vos adieux ;  
Vous lui fûtes promise en des tems plus heureux ;  
Mais lorsque cet hymen , dans ses nœuds homicides ,  
Pourrait de deux guerriers faire deux parricides ;  
Lorsque nos deux états , maîtres de nos destins ,  
Contre nous au combat veulent armer nos mains ;



Lorsque l'honneur enfin , dans un parti contraire ,  
 Entraîne , dans ce jour , Gusman et Beaurepaire ,  
 Il n'a rien à prétendre , et la guerre aujourd'hui  
 Vient rompre tous les nœuds qui m'attachaient à lui.

AMÉLIE.

Si de l'honneur , hélas ! telle est la loi barbare ,  
 Si d'un amant la guerre à jamais me sépare ,  
 Je voudrais vainement vous conserver des jours ,  
 Dont bientôt la douleur terminerait le cours.  
 Cet amour , ô mon père , approuvé par vous-même ,  
 Ce cœur promis par vous à ce guerrier que j'aime ,  
 Ne peut que par la mort s'affranchir des liens ,  
 Seigneur , qui pour jamais joignent mes jours aux siens.  
 Mais enfin , s'il est vrai que l'honneur vous ordonne  
 De quitter ce héros que la mort environne ,  
 De périls , d'ennemis , de pièges entouré ,  
 Est-ce pour son amante un devoir moins sacré ,  
 De lui rester fidèle , en ces momens d'orage ,  
 Lorsque tant d'ennemis assaillent son courage ;  
 De montrer à ses yeux un noble dévouement ,  
 Et qu'elle porte un cœur digne de son amant ?

GUSMAN.

Vous , lui rester fidèle , alors que Beaurepaire  
 S'arme contre l'Espagne et contre votre père !  
 Quand des erreurs du tems son esprit infecté  
 Partage les fureurs d'un sénat détesté ,  
 Qui veut en ces climats fonder la République  
 Sur les débris sanglans du pouvoir monarchique !  
 Quand il court à sa perte , à sa honte , à la mort ,  
 Devez-vous partager ses fureurs et son sort ?  
 Modérez cet amour , dont l'excès est un crime ;



Et de périls certains malheureuse victime ,  
Ma fille , gardez-vous , par un refus cruel ,  
D'enfoncer le poignard dans ce cœur paternel.  
Voyez tous ces périls : voyez l'Europe entière ,  
Arborant à-la-fois l'étendard de la guerre ;  
Vingt rois , de leurs soldats couvrant les champs français ,  
De combats en combats , de succès en succès ,  
Par une immense ligue affermissant leurs trônes ,  
Venger les intérêts et l'honneur des couronnes ;  
Deux cent mille Français , courant de toutes parts ,  
Des Bourbons exilés suivre les étendards ;  
En cent partis divers la France divisée ,  
D'hommes et de trésors chaque jour épuisée :  
Et vous pourriez , hélas ! en ces momens affreux ,  
Trahir , en vous perdant , un père malheureux !  
Ma fille , vous pourriez balancer à me suivre !  
Vouloir qu'à tant d'horreurs mon amitié vous livre ;  
Et que de votre amour écoutant le transport ,  
J'apprête votre hymen , ou plutôt votre mort !

## AMÉLIE.

Ah ! Seigneur , les Français sur le sort de leurs armes ,  
Sont loin de concevoir de si vives alarmes.  
Qui peut de l'avenir percer les profondeurs ?  
Mais Beaurepaire enfin voit , sous d'autres couleurs ,  
Dans le noble transport qui peut-être l'égare ,  
Les grands événemens que l'avenir prépare.  
Il croit , mon père , il croit que l'Empire français  
Sous de plus sages lois va fleurir désormais :  
Il croit que sa patrie , en prodiges féconde ,  
Par des faits éclatans étonnera le monde ;  
Et , ( du plus tendre amour c'est peut-être une erreur ) ,  
Mais l'espoir qui l'anime a passé dans mon cœur.



Bannissez cet espoir qui vous rend criminelle ;  
 Qui vous rend à l'Espagne , à nos rois infidèle :  
 Sachez qu'entre les mains de l'envoyé des rois ,  
 Déjà j'ai fait serment d'obéir à leurs lois ;  
 Qu'en un rang éminent leur estime m'appelle ,  
 Rang , que veut mériter ma valeur et mon zèle ;  
 Et lorsque leur ministre , au nom des souverains ,  
 Vient de me garantir les plus nobles destins ,  
 D'un amour imprudent écartant la mémoire ,  
 Remplissant mon espoir , prebant part à ma gloire ,  
 Etouffez vos regrets. Sous les drapeaux des rois ,  
 Assez d'autres guerriers brigueront votre choix.  
 Il s'en présentera , dont la noble alliance  
 Peut de votre bonheur me donner l'espérance....  
 Croyez-en votre père , et laissant en ses mains  
 Le soin si précieux d'arbitrer vos destins ,  
 Songez que votre amant mérite encor ma haine ,  
 Par cette rage aveugle , inflexible , hautaine ,  
 Qui des rois indignés allumant le courroux ,  
 Aux horreurs d'un assaut veut nous exposer tous ;  
 Ne suivre , n'écouter qu'une audace fatale ,  
 Perdre tout , en bravant une lutte inégale ,  
 Et de tous vos dangers détournant ses regards ,  
 En des torrens de sang inonder ces remparts.

## A MÉLIE.

Il en croit sa valeur , avec lui j'ose croire  
 Qu'il peut à l'ennemi disputer la victoire.  
 Mais il commande enfin , c'est à lui de juger  
 Ce que veut et l'honneur et l'extrême danger.  
 Ah ! que si pour vos rois il défendait la place ,



D'un œil bien différent vous verriez son audace !  
 Mon père , pouvez-vous méconnaître aujourd'hui  
 Des vertus qu'autrefois vous admiriez en lui ?  
 Ne vous souvient-il plus que votre amitié même  
 M'enseignait à chérir ce héros qui vous aime ?  
 De l'esprit de parti les fiers ressentimens  
 Peuvent-ils altérer de si doux sentimens ?

G U S M A N.

Eh bien , je puis céder , et consentir encore  
 Que ma fille s'unisse à l'amant qu'elle adore ;  
 Que des rois outragés désarmant le courroux ,  
 Il sache mériter le nom de votre époux ;  
 Qu'il livre ces remparts qu'il ne saurait défendre :  
 Qu'il suive nos drapeaux , alors il est mon gendre.  
 Au conseil , que lui-même il rassemble aujourd'hui ,  
 Du parti que je sers qu'il se montre l'appui.  
 Qu'il sauve son armée , et sa gloire et sa vie ;  
 Ses vœux seront comblés ; je lui rends Amélie.  
 Telle est ma volonté , que rien ne peut fléchir ,  
 Et ce n'est qu'à ce prix qu'il peut vous obtenir.

A M É L I E.

Quoi ! j'irais , outrageant un guerrier magnanime ,  
 Lui présenter ma main pour salaire d'un crime !  
 Non !... vous pouvez penser , soit raison , soit erreur ,  
 Que la cause des rois est celle de l'honneur ;  
 Mais aussi , soit erreur ou raison qui m'inspire ,  
 Embrassant le parti du héros que j'admire ,  
 C'est , près de mon amant , et sous ses étendards ,  
 Que l'honneur , la vertu , s'offrent à mes regards.  
 Gardez-vous d'espérer , qu'à ses yeux avilie ,  
 Opposant son amour aux droits de sa patrie ,  
 Entre la gloire et moi je le force à choisir.



GUSMAN.

Ma fille , à son bonheur forcez-le à consentir.  
 Ou si par vos refus.... Le voici qui s'avance ;  
 Je dois en ce moment éviter sa présence ;  
 Et bientôt , près de vous , je reviendrai savoir  
 Ce que doit ordonner ma gloire et mon devoir.

( *Gusman sort.* )

AMÉLIE.

Moi , m'avilir aux yeux de l'amant que j'adore !  
 Non , Elvire , et je veux qu'à jamais il ignore ,  
 ( Que ce honteux secret expire en notre sein )  
 A quel indigne prix Gusman mettait ma main.

## SCÈNE III.

BEAUREPAIRE, AMÉLIE, ELVIRE.

BEAUREPAIRE.

Madame , pardonnez si les soins de la guerre ,  
 Loin de vous aujourd'hui retenant Beaurepaire ,  
 Je n'ai pu , sur des vœux d'où dépend mon bonheur ,  
 Interroger plutôt Amélie et son cœur.  
 Vous savez que des rois épousant la querelle ,  
 L'Espagne , dans Gusman , trouve un sujet fidèle.  
 Puisqu'il sert son pays , je n'ose en murmurer ;  
 La patrie a des droits que j'aime à révérer ;  
 Mais la patrie aussi peut-elle lui prescrire  
 D'arracher à mes vœux le seul bien où j'aspire ,  
 Et , de prétextes vains quels que soient les détours ,  
 De me ravir l'objet des plus tendres amours ?  
 Eh bien , Madame , eh bien , m'accablant de sa haine ,



Des plus doux sentimens il veut briser la chaîne ,  
Et chercher dans la guerre un prétexte cruel ,  
Pour mettre à notre hymen un obstacle éternel.  
Mais des penchans du cœur la noble indépendance  
De ces troubles publics connaît peu l'influence.  
Quoi que pense Gusman , l'intérêt de l'Etat  
Ne nous rend ennemis qu'en un jour de combat.  
Nos sermens , sa promesse et votre foi donnée ,  
L'amour qui tient ma vie à la vôtre enchaînée ,  
Sont des titres sacrés et des droits , qu'aujourd'hui  
Vous devez avec moi défendre contre lui.  
Il ne vous reste plus qu'à fixer la journée  
Où l'hymen à mon sort joint votre destinée ;  
Mais l'hymen n'aura pas de plus sacrés liens  
Que les nœuds qu'ont formé nos sermens et les siens.

## AMÉLIE.

Sans doute , Beaurepaire , une amante fidèle  
Les tiendra ces sermens dont son cœur se rappelle ;  
Et de Gusman sur moi quel que soit le pouvoir ,  
Cette fidélité fait mon premier devoir.  
Je n'ai point oublié ce qu'un devoir austère  
Prescrit d'obéissance aux volontés d'un père ;  
Mais quand il a promis , quand j'ai donné ma foi ,  
C'est à mon époux seul à disposer de moi.  
Je ne balance plus à vous donner un titre ,  
Qui de tous mes destins doit vous rendre l'arbitre.  
Gusman part dès demain , et demain aux autels ,  
Je vais m'unir à vous par des nœuds éternels ;  
Heureuse , si Gusman , de sa main paternelle ,  
Y scellant le contrat d'une foi mutuelle ,  
A la face du ciel , témoin de nos sermens ,  
Venait les confirmer par ses embrassemens !



Madame , quel bonheur vient répandre en mon ame  
 L'aveu de cet amour qui répond à ma flamme !  
 Faut-il que de Gasman l'injuste cruauté  
 Mêle quelque amertume à ma félicité !  
 L'espoir de te fléchir m'est-il permis encore !  
 Voulez-vous qu'à ses pieds Beaurepaire l'implore ?

AMÉLIE.

C'est moi seule , c'est moi , dont la juste douleur  
 Veut encore chercher le chemin de son cœur.  
 A d'autres soins livré , que votre vigilance  
 De la haine des rois se tienne en défiance.  
 Ah ! combien de périls assemblés près de vous  
 M'alarment en ce jour sur le sort d'un époux !

BEAUREPAIRE.

Ces périls d'un guerrier n'étonnent point l'audace ,  
 Madame , et de ces rois craignez moins la menace.  
 Ils s'avancent en foule , et fiers d'un camp nombreux ;  
 Mais notre enthousiasme est un secret pour eux ,  
 Et de ces rois ligüés l'ambitieux délire  
 Juge mal les guerriers qui peuplent cet Empire :  
 Lorsque sous les drapeaux tous seront réunis ,  
 Oui , croyez-en l'espoir dont mon cœur est épris ;  
 Dans leurs premiers clans nos troupes héroïques  
 Inonderont soudain les campagnes belgiques.  
 Aux Alpes , la Savoie est libre de ses fers :  
 Le Rhin de nos guerriers , verra ses bords couverts :  
 Mayence et Luxembourg , théâtres des batailles ,  
 Se hâteront d'ouvrir leurs superbes murailles :  
 Et ces premiers exploits , du courage Français ,  
 Madame , ne seront que les faibles essais.  
 En des climats lointains , et dans l'Europe entière



Il poursuivra ces rois acharnés à la guerre ;  
Jusques à ce moment où vingt peuples divers ;  
Instruits par nos succès , instruits par leurs revers ,  
Sous le puissant abri des armes de la France ,  
Placeront leur repos et leur indépendance.

## AMÉLIE.

Qu'avec vous , Beaurepaire , il m'est doux de prévoir  
Des succès que présage un généreux espoir !  
Mais puis-je cependant dissiper mes alarmes ?  
Il est d'autres périls pour vous que ceux des armes.  
Et déjà dans Verdun le bruit s'est répandu  
Que l'envoyé des rois en ces murs n'est venu  
Que pour semer l'effroi dans la ville alarmée ,  
Et corrompre , s'il peut , quelques chefs de l'armée ;  
Jusque dans votre camp des traîtres , sur vos pas ,  
Ne peuvent-ils semer les pièges du trépas ?

## BEAUREPAIRE.

Ah ! de tous nos guerriers respectant le courage ,  
De ces soupçons , Madame , épargnons-leur l'outrage :  
Et l'envoyé des rois , que peut-il en ce jour ?  
Dès ce soir , en son camp , je presse son retour.  
Je soupçonne aisément qu'il cherche à me surprendre ;  
Mais bientôt au conseil nos guerriers vont se rendre ,  
Je veux qu'il les entende , et qu'il rapporte aux rois  
Ce que tous lui diront d'une commune voix.  
Enfin , chère Amélie , alors que la nuit sombre  
Sur les murs de Verdun viendra jeter son ombre ,  
Hasardant un combat digne de ma valeur ,  
Je veux au camp des rois répandre la terreur ,  
Et par quelques succès consacrer la journée  
Où doit briller pour moi le flambeau d'hyménée ;



Et que demain, Gusman voie un autel orné  
D'un faisceau de lauriers par mes mains moissonné.

A M É L I E.

Poursuivez des projets inspirés par la gloire :  
Jamais plus noble ardeur ne promet la victoire,  
Pour elle et pour l'État vous devez tout oser ;  
A vos hardis desseins je ne puis m'opposer.  
D'un héros désormais la cause m'est commune ,  
J'embrasse ses périls , sa gloire , sa fortune ;  
Quoi qu'il puisse arriver , Amélie aujourd'hui  
Meurt avec son amant ou triomphe avec lui.

#### SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DESAIX.

D E S A I X.

Général , le soldat avec impatience ,  
De Beaurepaire au camp appelle la présence.  
Un vil peuple , instrument de quelque trahison ,  
Ose pousser les cris de la sédition.  
Ne tardez plus : venez détourner cet orage ;  
Venez de nos guerriers diriger le courage ;  
Paraissez à leur tête , et ces séditieux  
Vont , comme un vil troupeau , disparaître à vos yeux.

B E A U R E P A I R E.

Je te suis à l'instant ; et cependant , Madame ,  
Que ce peuple agité n'alarme point votre ame :  
Nos armes , à ses yeux , n'auront qu'à se montrer ,  
Et dans l'ordre , à l'instant , vous le verrez rentrer.



## SCÈNE V.

AMÉLIE, ELVIRE.

AMÉLIE.

Elvire , quels momens ! tout redouble ma crainte :  
Tout nourrit les douleurs dont mon ame est atteinte ;  
Cet envoyé des rois , ce peuple , ce conseil ,  
Et des combats enfin le funeste appareil.  
Que Gusman près de nous tarde bien à se rendre !...  
D'où part ce bruit confus que nous venons d'entendre ?  
D'un peuple lâche et vil n'entends-tu pas les cris ?

ELVIRE.

Madame , quelle erreur abuse vos esprits !  
Aucun bruit de ces lieux n'a troublé le silence.

AMÉLIE.

Ce calme est un tourment pour mon impatience ;  
Viens , sortons , allons voir s'il est quelque danger  
Que , près de mon amant , je puisse partager.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, VOLSTING.

VOLSTING.

Vous ne pouvez sortir , Madame , et mes cohortes  
De ce fort , à l'instant , ont occupé les portes.  
L'ordre de Beaurepaire et votre sûreté  
Mettent ce peu de gêne à votre liberté ;  
Et je dois m'applaudir qu'en ce moment d'alarmes ,



Votre asile et ce fort soient commis à mes armes;  
 Mais je dois vous le dire, il n'était pas besoin  
 Que l'ordre de mon chef me commit un tel soin;  
 A Gusman réuni, ce jour, dans cette enceinte,  
 Partageant l'un et l'autre une trop juste crainte,  
 Et sur tous vos dangers notre œil toujours ouvert,  
 Nous avions préparé, sans bruit et de concert,  
 Les moyens d'écarter d'une tête si chère,  
 Des périls attachés aux hasards de la guerre.  
 Gusman, que je devance et qu'occupe à l'instant  
 L'ambassadeur des rois d'un objet important,  
 Veut que sans plus tarder ma bouche vous confie  
 Un secret d'où dépend le bonheur de ma vie;  
 Et je vous viens, Madame, expliquer les desseins  
 Qui, d'un père et de vous, embrassent les destins.

## AMÉLIE.

Quel est donc ce discours que je n'ose comprendre ?  
 Est-ce Volsting qui parle et que je viens d'entendre ?  
 De Beaurepaire en vous ne vois-je plus ici  
 L'émule, le soutien, le compagnon, l'ami ?

## VOLSTING.

Tout est changé pour nous ; mais apprenez, Madame,  
 Des secrets, qu'à regret j'enfermais dans mon ame ;  
 Connaissez des projets prêts à s'exécuter,  
 Et quel motif puissant a dû les enfanter.  
 Je ne vous dirai point qu'un préjugé funeste,  
 M'attachant à des lois qu'aujourd'hui je déteste,  
 J'ai poursuivi long-tems, vers l'erreur emporté,  
 Ce fantôme imposteur qu'on nomme liberté.  
 Alors, Madame, alors je ne pouvais connaître  
 Que les crimes des cours et les fautes d'un maître,



Les vices et l'orgueil, que dans ces derniers tems,  
Avec tant d'amertume on reprochait aux grands.  
Mais alors que des rois je proscrivis la race,  
Je ne connaissais point la vile populace,  
Brisant le frein des lois, et ne respectant plus  
Ni mérite, ni rang, ni talens, ni vertus;  
Tour-à-tour couronnant et brisant ses idoles,  
Courant aux échafauds comme à des jeux frivoles,  
Et respirant enfin dans le plaisir affreux  
De voir des flots de sang répandus sous ses yeux;  
Enfin désabusé d'une horrible chimère,  
J'ai, de mes rois proscrits, regretté la bannière  
Et sous leur noble joug résolu de rentrer,  
Avec gloire en leur camp je veux me remonter,  
De ma fidélité leur apporter un gage;  
C'est Verdun qu'aujourd'hui je leur donne en otage.  
Tel est l'heureux complot qu'ourdissent à-la-fois  
Votre père, Volsting et l'envoyé des rois.  
Mais près d'eux ce n'est pas l'honneur seul qui m'appelle;  
D'autres vœux, il est tems que je vous les révèle,  
Dans le parti des rois m'entraînent en ce jour :  
Ces vœux sont votre ouvrage et je cède à l'amour.  
Où, j'ai conçu l'espoir, jeune et belle Amélie,  
Que servant votre père et vous et sa patrie,  
Je pourrai sur votre ame acquérir quelques droits  
Et joindre votre estime aux bienfaits de vos rois.  
Madame, et dans un camp où Beaurepaire est maître,  
Où d'un cœur où j'aspire il triomphe peut-être,  
Où son bonheur enfin fait l'horreur de mon sort,  
Je ne voyais pour moi que la honte et la mort.  
Peut-être mon amour et l'intérêt d'un père  
Pourront-ils balancer l'amour de Beaurepaire?



Je n'offre point pour dot , à vos yeux consternés ,  
 L'esclavage et la mort qui lui sont destinés.  
 Vous voyez que Volsting vous présente en partage  
 La faveur dont les rois honorent son courage ;  
 Et qu'il peut dès ce jour prendre sous leurs drapeaux  
 Le rang qu'on lui réserve et qu'on doit aux héros.

## A M É L I E.

O crime ! ô trahison , dont l'horreur se découvre !  
 Sous mes pas , juste ciel , quel abîme s'entr'ouvre !  
 Lâché ! as-tu pu former , sans reculer d'horreur ,  
 Et sans craindre des dieux le tonnerre vengeur ,  
 L'exécration projet que ta bouche déclare ?  
 Tu trahis ton pays et ton ami , barbare !  
 Et tu peux espérer que mon cœur , que ma main ,  
 Seront le prix du crime et de son assassin ?  
 Que j'abandonnerai ce guerrier intrépide ,  
 Pour devenir ici l'épouse d'un perfide ,  
 Qui , lâche mendiant de la faveur des rois ,  
 Avec elle sans doute a cru fixer mon choix ,  
 Et que mon cœur séduit préférerait peut-être  
 Aux malheurs d'un héros , la fortune d'un traître !  
 Tu t'es trompé du moins , dans l'un de tes complots ,  
 Si tu crois en mon cœur remplacer un héros.  
 Beaurepaire , ah ! combien est plus chère à mon âme  
 Ta noble adversité , que sa fortune infame !  
 Avec lui , mille morts ont plus d'attraits pour moi  
 Que toutes les grandeurs , en partage avec toi.

## V O L S T I N G.

Je ne veux point , Madame , à cette aveugle rage ,  
 Rendre haine pour haine , outrage pour outrage :



Et sans prendre pour juge, entre vous et mes rois,  
Cet amour imprudent dont vous suivez les lois;  
J'attendrai qu'entre nous la victoire décide.  
Dans le choix des partis, c'est le cœur qui nous guide.  
Le mien me justifie, et je n'ai pas besoin,  
Pour braver vos mépris, de regarder plus loin;  
Je pourrais cependant citer l'exemple encore  
De cent mille guerriers que mon pays honore;  
De celui de Gusman je pourrais m'appuyer,  
S'il fallait vous convaincre et me justifier.

## AMÉLIE.

Ah ! loin que son exemple ici te justifie,  
Gusman te prouve au moins qu'il aime sa patrie;  
Et tu n'es pas de ceux que de vains préjugés  
Au parti de leurs rois retiennent engagés.  
Tes sentimens connus repoussent cette excuse :  
Entends ta conscience, elle crie et t'accuse.  
Penses-tu m'abuser ! je vois par quels efforts  
Tu veux te soulager du fardeau des remords.  
Traître à la liberté, tu déverses sur elle,  
Pour couvrir ta bassesse et ta honte éternelle,  
Les crimes, les excès et les calamités,  
Par l'affreuse licence en nos jours enfantés.

## VOLSTING.

Eh bien, je l'avouerai, la liberté m'est chère ;  
J'abhorre mon rival, et j'aime Beaurepaire.  
Je vois ma trahison dans toute sa noirceur :  
Oses fermer pour tous l'abyme du malheur.  
Un seul mot peut me rendre à ma gloire, à moi-même ;  
Consentez à mes vœux, souffrez que je vous aime.  
A l'instant je renonce aux promesses des rois ;



Je pourrai les trahir une seconde fois ,  
 Et sauver Beaurepaire et vous et la patrie ;  
 Qu'aux bords du précipice a placés ma furie.

## A M É L I E.

S'il est vrai qu'à ce point égarant ta raison ,  
 L'amour te précipite à cette trahison ,  
 Payant à ma vertu quelque tribut d'estime ,  
 Songe donc que tu perds tout le fruit de ton crime ;  
 Que l'exécution de tes affreux desseins  
 Eternise en mon cœur ma haine que tu crains.  
 Songe, songe à l'opprobre , à cette ignominie ,  
 Qui d'un traître en tous lieux persécutent la vie.  
 Méprisable à tes yeux, traître à tous les partis ,  
 Tu ne seras pour tous qu'un objet de mépris.  
 Les remords te suivront au sein de la fortune ;  
 Sans cesse détestant sa faveur importune ,  
 Tourmenté par la honte et par le repentir ,  
 D'un or accusateur tu ne pourras jouir.  
 Songe enfin que tu peux , sur les bords de l'abyme ,  
 Par un prompt repentir laver encor ton crime ,  
 Imiter Beaurepaire , imiter ces guerriers  
 Qui vont , au champ d'honneur, moissonner des lauriers.

## V O L S T I N G.

Ah ! qu'il serait aisé de l'imiter, Madame ,  
 Si l'espoir qui l'excite encourageait mon ame !  
 Et comme au champ d'honneur vous me verriez courir ,  
 Si le prix qui l'attend pouvait se conquérir !  
*(Gusman et Cramfort paraissent dans le fond du théâtre. Les paroles suivantes d'Amélie sont entendues de Gusman.)*



AMÉLIE.

Eh bien , lâche , frémis : mon amant va paraître ;  
Il entendra ma voix prête à confondre un traître.  
A son juste courroux tu ne peux échapper :  
Va , je cours l'avertir , il peut encor frapper.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS , GUSMAN , CRAMFORT , Soldats.

GUSMAN , *retenant Amélie.*

Non , ma fille , arrêtez : ce que je viens d'entendre  
M'explique vos desseins , ce qu'on doit en attendre.  
Mais j'ai prévu le crime , et je viens l'empêcher :  
Loin des murs de Verdun hâtez-vous de marcher.  
D'un aveugle transport l'audace criminelle  
A dû lasser enfin la bonté paternelle.  
Allez ; au camp des rois , ces fidèles soldats ,  
Par de secrets chemins doivent guider vos pas.

AMÉLIE.

Vous voulez donc ma mort ! ah ! Gusman , ah ! mon père ,  
Que ne m'accabliez-vous sans trahir Beaurepaire !  
Mais non , de tant d'horreurs n'accusons point Gusman...  
Je vois de tous nos maux le coupable artisan ,  
Dont l'art pernicieux , et les mains sacrilèges ,  
Sous nos pas en ces lieux ont semé tant de pièges.  
L'un des agens du crime et des séductions ,  
Qui de leur politique exhalant les poisons ,  
Chez le peuple français , dans ses camps , dans ses villes ,  
Attisent tous les feux des discordes civiles ;



Qui, versant dans les cours leurs trésors corrupteurs ;  
Des peuples divisés achètent les malheurs.  
Va, tu suis les leçons de ces lâches ministres,  
Que Westminster rassemble en ses remparts sinistres.  
Mais le tems n'est pas loin, où le Français vainqueur,  
Au fond de leur palais portera la terreur.  
Où du sein de la France un demi-dieu s'élève,  
Pour calmer l'univers que leur rage soulève ;  
Affranchir l'Océan de ses indignes fers,  
Délivrer de leur joug et la terre et les mers ;  
Où tout ce continent que leur fureur embrase,  
Brisera dans leurs mains le trident qui l'écrase.  
Tels sont, en te fuyant, l'espérance et les vœux,  
Qu'il m'est doux d'exprimer et que j'adresse aux Dieux.  
(*Amélie, Elvire sortent escortées par les soldats.*)

GUSMAN à Cramfort.

Ah ! Seigneur, excusez les transports d'une amante,  
Son injuste courroux et sa haine impuissante.  
Poursuivons nos desseins, allons voir s'il est tems  
D'exécuter enfin des projets importans.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

## CRAMFORT, VOLSTING.

## VOLSTING.

NOTRE fier ennemi, le rival que j'abhorre,  
Beaurepaire, en ces murs est triomphant encore.  
Prêts à verser le sang, ses soldats furieux,  
Du peuple ont dissipé les flots tumultueux.  
Mais en vain Beaurepaire obtient cet avantage,  
Les membres du conseil m'ont vendu leur suffrage.  
Tous mes agens sont prêts : sans tumulte et sans bruit,  
Bientôt à la faveur des ombres de la nuit,  
Des phalanges des rois, dans la place livrée,  
Ils doivent assurer et protéger l'entrée.  
Cependant au conseil, prêt à se rassembler,  
Beaurepaire à l'instant vient de nous appeler.  
Suivi de nos amis, il entre, et son audace  
Est bien loin de prévoir le coup qui le menace.  
Ce jour enfin, ce jour confondant son orgueil,  
Pour lui doit être un jour et de honte et de deuil.

## SCÈNE II.

BEAUREPAIRE, VOLSTING, GUSMAN, CRAMFORT,  
DESAIX, Officiers et Magistrats de Verdun.

## BEAUREPAIRE.

Guerriers et Magistrats qu'un grand objet rassemble,  
Il s'agit à l'instant d'examiner ensemble,



Si de nouveaux combats , affrontant les hasards ,  
Nous pouvons plus long-tems défendre ces remparts.  
Dans la ville déjà lâchement alarmée ,  
D'un excès de courage accusant notre armée ,  
Tout un peuple attroupé demandait à grands cris ,  
Que l'on capitulât avec les ennemis :  
Soit que , désespérant du salut de la place ,  
Il craignît en effet l'assaut qui nous menace ;  
Soit que plutôt les rois trouvent un allié.  
Dans ce peuple séduit , plus encor qu'effrayé.  
Même on m'a rapporté , sur de trop vains indices ,  
Que ce peuple en nos rangs avait quelques complices.  
J'ai porté mes regards sur tous nos bataillons ,  
Et n'ai pu nulle part arrêter mes soupçons.  
Mais qu'il cède à l'intrigue , ou bien à ses alarmes ,  
Est-ce au peuple à régler le destin de nos armes ?  
Prendrons-nous donc pour juge un vulgaire insensé ?  
Vos armes ont brillé , ses clameurs ont cessé.  
La défense pourtant reconnaît des limites ,  
Qu'aux plus braves guerriers la prudence a prescrites :  
Et quand de tout succès ils ont perdu l'espoir ,  
Etre avare du sang , céder est un devoir.  
Ne consultons donc pas notre seule vaillance ;  
Mais , prenant les conseils d'une sage prudence ,  
En sommes-nous réduits à ces extrémités ?  
Sous ces murs , il est vrai , je vois de tous côtés  
Se presser d'ennemis une armée innombrable ,  
Et si nous les comptons , leur foule est formidable.  
Mais quel est l'intérêt qui les pousse aux combats ?  
La folle ambition , l'orgueil des potentats.  
Et tous , secrets amis de notre indépendance ,  
De ces rois , à regret , embrassent la défense.



Par un autre intérêt le Français excité ,  
 Combat pour sa patrie et pour la liberté.  
 Tout respire en son camp et la joie et la gloire.  
 Il avance au combat en chantant sa victoire ;  
 Tandis que l'ennemi , morne ou tumultueux ,  
 Craint le jour des combats , et le courroux des Dieux.  
 Compton donc les héros , et non pas les esclaves :  
 Sous mes drapeaux encor je vois six mille braves ,  
 Tous brûlans de combattre , et je ne pense pas  
 Qu'il nous faille céder à cent mille soldats.  
 Et vous savez enfin que des renforts avancent ;  
 Que du sein de Paris des bataillons s'élancent :  
 Impatiens de vaincre , avides de combats ,  
 Et pour nous délivrer précipitant leurs pas.  
 Je crois donc que l'honneur , sans blesser la prudence ,  
 Veut qu'à notre ennemi nous fassions résistance ;  
 Que nous devons combattre , et courir s'il le faut ,  
 Si l'ennemi le veut , les risques d'un assaut.  
 Sur ce grand intérêt que le conseil prononce ;  
 L'ambassadeur des rois attend votre réponse.

CRAMFORT.

Avant que le conseil dicte sa volonté ,  
 Souffrez que devant lui je parle en liberté :  
 De ces guerriers d'abord honorant le courage ,  
 Mon premier sentiment est de leur rendre hommage.  
 Mais plus de leur valeur j'admire les exploits ,  
 Plus je dois regretter que , trahissant leurs rois ,  
 De vils usurpateurs fanatiques esclaves ,  
 Croyant briser leurs fers , en se chargeant d'entraves ,  
 Ils prodiguent leur sang , en versent des torrens ,  
 Pour , en place des rois , se créer des tyrans.....



Arrêtez : au sénat épargnez ces injures ,  
 Et laissons le juger par les races futures.  
 Entre les rois et lui , le grand peuple placé ,  
 Nous soumet à ses lois dès qu'il a prononcé.  
 L'odieuse licence, et la liberté sainte ,  
 Du sénat , je le sais , ont assiégé l'enceinte.  
 Colosse formidable , il nourrit dans ses flancs  
 Toutes les passions et leurs feux dévorans ;  
 Mais aussi de son sein partent ces vives flammes ,  
 Qui pour la liberté vont embrâser les ames ,  
 Qui poussant contre vous tout un peuple aux combats ,  
 Enfantent des héros autant que des soldats.

## GRAMFORT.

Avec des assiégés , en un tems ordinaire ,  
 Je ne discuterais que les droits de la guerre.  
 Vous voulez , leur dirais-je , allumer le courroux  
 D'un puissant ennemi prêt à fondre sur vous ;  
 Au droit le plus affreux réduire son courage ,  
 Transformer cette place en un champ de carnage :  
 Vos vœux seront remplis , et nos glaives vengeurs  
 S'abreuveront d'un sang versé par vos fureurs.  
 Mais n'avez-vous ici que des murs à défendre ?  
 Pour juger le parti que vous avez à prendre ,  
 Soldats et citoyens , bien loin de ces remparts ,  
 Vous devez en ce jour étendre vos regards ;  
 Voir dans l'ombre des tems le sort que vous prépare  
 Ce dévoûment fatal pour un sénat barbare !  
 Et si vous ne sapez , aveugles instrumens ,  
 De la société les sacrés fondemens.  
 Vous abjurez vos rois et leurs lois tyranniques !



Mais connaissez-vous bien les lois des Républiques ?  
Savez-vous à quel prix , vingt peuples , ô Français ,  
En ont fait ; avant vous , les funestes essais !  
Ah ! cette liberté , les annales du monde  
Nous la montrent par-tout en désastres féconde ,  
Trainant par-tout la guerre et la mort sur ses pas ,  
Bouleversant les lois , ébranlant les États ,  
Parmi ses défenseurs choisissant ses victimes ,  
Immolant au hasard les vertus et les crimes ;  
Et terminant enfin ses funestes destins ,  
Dans un fleuve de sang répandu par ses mains.  
Ces orages affreux , les vit-on jamais naître  
Sous l'empire d'un seul et sous les lois d'un maître ?  
N'est-ce pas à l'abri d'un trône respecté ,  
Que fleurissent les lois , les arts , la liberté ?  
Ainsi dût votre effort , ce que l'on ne peut croire ,  
A cent mille soldats disputer la victoire ,  
Songez donc , qu'en fondant le pouvoir du sénat ,  
Vous jetez à jamais , au cœur de cet état ,  
Le germe destructeur , la semence féconde  
Des troubles de l'Europe et des malheurs du monde ;  
Que vos noms , vos exploits honteusement fameux ,  
Passeront en horreur à vos derniers neveux.  
Vaincus , vous le savez , nul espoir ne vous reste :  
Pour nous avoir réduits à cet assaut funeste ,  
Pour avoir soutenu ce combat inégal ,  
De la guerre , en tout tems , droit terrible et fatal ,  
Le glaive , et ce n'est point une vaine menace ,  
Du dernier d'entre vous doit châtier l'audace.

## D E S A I X.

Eh bien , amis , la mort a-t-elle quelque horreur



Pour le brave mourant au poste de l'honneur ?  
Des périls d'un assaut le lâche s'intimide ,  
Ils doublent la valeur du guerrier intrépide ;  
Plus les périls sont grands , plus dans les cœurs français ,  
S'accroît et le courage et l'espoir du succès.  
C'est en vain que des rois le trop adroit ministre  
Nous fait de nos dangers l'étalage sinistre :  
Si les dieux en ces murs ont marqué nos tombeaux ,  
Ah ! combattons du moins , et mourons en héros ;  
Et que par nos efforts les rois puissent comprendre ,  
D'un peuple tout entier ce qu'ils doivent attendre.  
Et quant aux changemens apportés dans nos lois ,  
De l'État est-ce à nous à discuter les droits ?  
Sans se mêler des lois qui régulent un Empire ,  
Triompher est la gloire où le soldat aspire.  
Mais le peuple Français ne peut-il , sans vos rois ,  
De son gouvernement , à son gré , faire choix ?  
Ne peut-il , à son gré , changeant sa politique ,  
Exister sous un prince , ou sous la République ?  
S'il lui faut un monarque , et s'il faut qu'en ses mains  
Ce vaste Empire un jour remette ses destins ,  
Sous quelque nom pompeux que le peuple le nomme ,  
Grands dieux , à ma patrie accordez un grand homme.  
Que du bonheur public jetant les fondemens  
Il nourrisse en nos cœurs ces nobles sentimens ,  
Cet amour de la gloire et de l'indépendance ,  
Qui seul peut assurer les destins de la France.  
Qu'il grave sur son trône , à jamais respecté ,  
Ces noms chers et sacrés : *Patrie et Liberté*.  
Et qu'il unisse enfin , par ces illustres marques ,  
La majesté du peuple , et celle des monarques.  
Nous cependant , sans craindre un obscur avenir ,



Jurons en ces remparts de vaincre ou de périr.

*(Il règne un moment de silence.)*

VOLSTING.

Le conseil , qui répond par un noble silence ,  
D'un zèle impétueux condamnant l'imprudence ,  
Déplorant ces fureurs , ces vains emportemens ,  
Ne veut point que le sang soit versé par torrens.  
Malheur à qui se joue , aux périls où nous sommes ,  
Et des jours du soldat , et du destin des hommes.  
Cent mille combattans , à vaincre accoutumés ,  
Dans les murs de Verdun nous tiennent enfermés :  
En opposer six mille à ce nombre indomptable ,  
N'est-ce pas affronter la mort inévitable !  
Envelopper enfin , par un serment fatal ,  
Et Verdun et l'armée , en un désastre égal :  
Mais comptons les héros et non pas les esclaves ,  
Nous dit-on. Vains discours ! nos ennemis sont braves !  
Ils ont , ainsi que nous , du fer , et des soldats  
Exercés à la guerre et dans l'art des combats.  
Je pense donc qu'aux rois il faut rendre la place.

GUSMAN.

Cet avis est le mien : une coupable audace ,  
Qu'on prend pour le courage , est souvent lâcheté :  
Opposons la sagesse à la témérité ;  
Et s'il faut qu'un serment vous engage et vous lie ,  
Jurez tous d'épargner le sang et la patrie.

TOUS LES MEMBRES DU CONSEIL ,

*levant la main , excepté Desaix.*

Nous le jurons.



DESAIX.

Que vois-je, ô honte ! ô crime affreux !  
Fuyons , que tant d'horreur se dérobe à mes yeux.

*(Desaix sort.)*

BEAUREPAIRE.

Lâches , quand votre opprobre à mes yeux se déclare ,  
Je crois encor , je crois qu'un rêve affreux m'égare.  
Volsting , toi , mon ami , c'est toi , de qui la main  
Vient plonger sans pitié le poignard dans mon sein !  
Gusman , d'un nom plus cher que j'appellais encore ,  
Gusman peut me trahir , Gusman se déshonore !  
O vous , les plus cruels de tous mes ennemis ,  
Dans ce lâche dessein êtes-vous affermis ?  
Vous détournez les yeux , et dans ce jour funeste ,  
Je vois trop que la mort est tout ce qui me reste.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ELVIRE.

ELVIRE.

C'en est fait , Beaurepaire , et mes tristes regards  
Ont vu les ennemis inonder ces remparts.  
Votre armée à l'instant vient de poser des armes ,  
Qu'un noble désespoir trempe encor de ses larmes ;  
Et par Gusman livrée à de lâches soldats ,  
Loin de vous , d'Amélie , on entraîne les pas.  
J'avais trompé les yeux de l'escorte cruelle ,  
Qui dans le camp des rois m'entraînait avec elle.



Je croyais , vain espoir ! avant le crime , hélas !

( *Montrant Cramfort* )

Vous découvrir l'auteur de si noirs attentats ,  
Et vous apprendre enfin , qu'en cette trame impie ,  
Gusman veut à Volsting livrer votre Amélie ;

( *Montrant Volsting.* )

Que ce traître prétend à son cœur , à sa main ,  
Qu'il est votre rival , qu'il est votre assassin !

## BEAUREPAIRE.

Ainsi de vos complots la trame criminelle  
Dans toute leur noirceur à mes yeux se révèle :  
Ainsi , traîtres , par vous tout est sacrifié ,  
La patrie et l'honneur , le sang et l'amitié ;  
Et je vois par quels nœuds et par quels artifices ,  
Cramfort a l'un à l'autre enchaîné ses complices.  
Barbares , il est tems que le sang d'un héros ,  
Attestant ses vertus , attestant vos complots ,  
Contre vos lâchetés , contre votre infamie ,  
Soulève l'univers , le ciel et sa patrie.  
Je puis défendre encor l'honneur du nom français ,  
Indignement flétri , souillé par vos forfaits ;  
Faire pâlir les rois , au sein de leur victoire ,  
Par le dernier effort qui peut sauver ma gloire ;

( *Il saisit son poignard* )

Et j'appelle , en mourant , et sur vous et sur eux ,  
L'horreur du monde entier , et la foudre des cieux.

( *Il se poignarde , et tombe sur un fauteuil.*

*Elvire court près de lui.* )

## CRAMFORT.

Qu'il périsse , s'il veut , de sa fureur victime ;



Courons apprendre aux rois et sa mort et son crime.

*(Tous les membres du conseil sortent à la hâte ; ils semblent comme frappés de la foudre ; leurs visages expriment la crainte, la honte, le remord.)*

ELVIRE,

*Auprès de Beaurepaire, qui tient son poignard sanglant à la main. Elle retient son bras.*

O généreux guerrier, amant trop malheureux ,  
Avez-vous pu répandre un sang si précieux !  
Plonger dans votre sein cette arme meurtrière !  
Jetez ce fer sanglant. . .

#### SCÈNE IV.

DESAIX,

*Entrant avec précipitation : saisissant le poignard et le jetant à terre.*

Arrêtez, Beaurepaire ,

La victoire, . . . . Arrêtez. . .

ELVIRE *l'interrompant.*

Il a versé son sang ,

Lui-même il a plongé le poignard dans son flanc.

DESAIX.

O désespoir funeste ! . . .

BEAUREPAIRE,

*Se soulevant appuyé sur Desaix et sur Elvire, qui répandent des pleurs.*

Epargnez-moi vos larmes ;

*( Se tournant vers Desaix )*

J'ai dû mourir, j'ai vu la honte de nos armes ;



Et nos braves de fers indignement chargés. . .

DESAIX, *vivement.*

Nos braves sont vainqueurs, et nous sommes vengés.  
De Volsting, de Gusman, de leurs lâches complices,  
La justice et les lois ordonnent les supplices;  
Et tous nos ennemis chassés de ces remparts,  
Sous le fer des Français tombent de toutes parts.

BEAUREPAIRE,

*Se relevant et posant les mains sur sa blessure.*

Qu'entends-je, ami! les dieux ont sauvé ma patrie!  
Je pourrai donc mourir en regrettant la vie!  
Ta voix a de ma mort reculé le moment:  
Ami, raconte-moi ce grand événement.

DESAIX,

Par de lâches soldats votre amante entraînée;  
Jusques au camp des rois allait être menée,  
Quand s'avancant vers nous par les mêmes chemins,  
Un courrier du sénat est tombé dans leurs mains.  
Il venait annoncer qu'une puissante armée,  
Par nos périls pressans, par la gloire animée,  
Accourait à grands pas au pied de ces remparts.  
L'avant-garde bientôt vient frapper ses regards.  
Elle, de l'appeler par ses cris, par ses larmes.  
On accourt: son escorte aussitôt rend les armes.  
Je ne vous dirai point, par quels nobles discours,  
Sa voix précipitant leur marche et leurs secours,  
A de tous nos Français enflammé le courage.  
Dans ces murs tout-à-coup ils s'ouvrent un passage  
Sur les soldats des rois renversés, expirans,



Tous nos guerriers pressés, plus prompts que des torrens,  
Des flots d'un sang impur inondent ces murailles,  
Il semble en chacun d'eux voir le dieu des batailles;  
Et des rois fugitifs tout le camp dispersé,  
Croît que le feu du ciel sur leur tête est lancé.

BEAUREPAIRE.

Cher ami, je succombe à l'excès de ma joie,  
(*A Elvire.*)

Va, cours près d'Amélie, et que je la revoie;  
Que je puisse en son sein, avant que de mourir,  
Epancher mes regrets et mon dernier soupir.

### SCÈNE V *et dernière.*

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE, *foule de soldats français.*

AMÉLIE *accourant.*

Venez, braves guerriers, compagnons de sa gloire,  
N'achevez pas sans lui cette grande victoire :  
Venez briser ses fers. . . Mais que vois-je grands dieux !

(*Apercevant Beaurepaire, nageant dans son sang  
et se précipitant à ses pieds.*)

Et quel sang répandu vient effrayer mes yeux !  
Quelle barbare main attendant à sa vie ! . . .

BEAUREPAIRE, *lui tendant la main.*

N'accusez que moi seul, ô ma chère Amélie !  
Moi seul, contre ce cœur de douleurs déchiré,  
Ai dirigé ce fer, ce bras désespéré :  
Réduit à recevoir une chaîne honteuse,  
Ne croyant plus enfin pouvoir vous rendre heureuse ;  
Trahi par des amis et lâches et cruels,



J'ai fui, j'ai détesté le séjour des mortels.  
J'ai pensé que ma mort serait plus que ma vie,  
Utile à mon honneur, utile à ma patrie.  
Hélas ! en mettant fin à des jours malheureux,  
Je croyais loin encor la justice des Dieux.  
Mais leur bonté du moins vient mêler quelque joie  
Aux regrets déchirans où mon ame est en proie :  
Un bonheur imprévu m'accompagne au trépas,  
Les Français sont vainqueurs, et je meurs dans vos bras.

( Il expire. )

AMÉLIE.

C'en est fait : il n'est plus. . . la mort, la mort cruelle  
A couvert ce héros de son ombre éternelle !  
Et je respire encor ! Du fond de son tombeau,  
Je l'entends, il m'appelle en un monde nouveau.  
Que ne puis-je expier vos crimes, ô mon père !  
Pardonnez-lui, Français, et pour grace dernière,  
Que j'implore en mourant, et que j'attends de vous,  
Réunissez ma cendre à celle d'un époux.

( Elle relève le poignard de Beaurepaire, et se tue. Elvire la reçoit dans ses bras. )

DESAIX, courant à elle.

Quel funeste transport ! arrêtez, Amélie ! . . .  
Mais hélas ! la lumière à ses yeux est ravie.

( Aux soldats français. )

Vous avez entendu le dernier de ses vœux.  
Français, dans un cercueil unissons-les tous deux,  
Et que ce monument atteste à la mémoire,  
Nos regrets, leurs malheurs, leurs vertus et leur gloire.

*Fin du troisième et dernier Acte.*







